

Un jéciste à Ottawa

Lever, Yves. *Pierre Juneau – Maître des communications au Canada*, Québec, Septentrion, 2012, 192 p.

Michel Coulombe

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

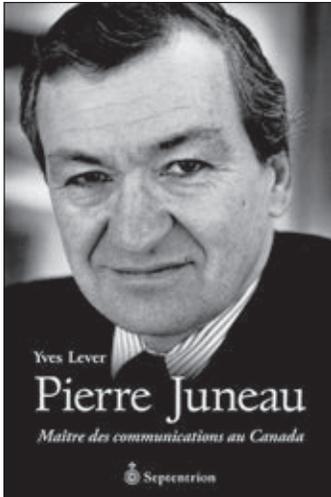
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2013). Compte rendu de [Un jéciste à Ottawa / Lever, Yves. Pierre Juneau – *Maître des communications au Canada*, Québec, Septentrion, 2012, 192 p.] *Ciné-Bulles*, 31(2), 63–63.



LEVER, Yves. *Pierre Juneau – Maître des communications au Canada*, Québec, Septentrion, 2012, 192 p.

Un jéciste à Ottawa

MICHEL COULOMBE

Yves Lever effectue, depuis de nombreuses années, un travail d'historien de l'audiovisuel unique et exemplaire. Après avoir écrit sur le cinéma québécois et la censure, il s'est intéressé à des hommes clés du secteur audiovisuel. Il a d'abord consacré un livre au patron de France Film et de Télé-Métropole, Joseph-Alexandre DeSève. Il se tourne maintenant vers un autre pionnier, Pierre Juneau. Au fil de sa longue et impressionnante carrière, réfléchi, rigoureux, fidèle à ses idées, ce haut fonctionnaire fédéral, né à Verdun en 1922, a œuvré notamment à l'Office national du film du Canada (ONF), au Conseil de la radio-télévision canadienne et à Radio-Canada. De ce fait, il a passé une grande partie de sa vie à travailler en anglais et à adopter une perspective canadienne.

L'auteur a rencontré son sujet une douzaine de fois au cours des mois qui ont précédé son décès en 2012. Quelques témoignages, parmi lesquels ceux de Fernand Dansereau, Rock Demers, Robert Daudelin et Jacques Godbout complètent le compte rendu de ses souvenirs.

Yves Lever n'est pas le meilleur conteur qui soit. Il ne figure pas parmi ces biographes qui parviennent, en quelques phrases, à vous faire voyager dans le temps ou à donner l'impression d'assister aux événements qu'il décrit. Aussi arrive-t-il mieux à faire défiler le cheminement professionnel de Pierre Juneau qu'à dresser de lui un portrait complet, vivant. Le biographe semble parfois paralysé par l'abondante documentation qu'il a rassemblée. Ainsi, l'on peut se demander en quoi il est utile d'indiquer les diverses adresses civiques (441, avenue Galt; 5547, rue Bannantyne) de Juneau. Allez savoir! En revanche, Lever sait mettre en perspective les décisions et les orientations de Juneau, et ce, bien que l'environnement dans lequel il a évolué ait souvent été complexe. L'auteur a indiscutablement le sens de l'histoire. Sa rencontre avec Juneau, acteur et témoin de premier plan de l'évolution de l'audiovisuel canadien au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, allait de soi.

Pierre Juneau appartient à cette génération de pionniers pour qui, dirait-on, il a suffi de se trouver au bon endroit, au bon moment. Son engagement au sein de la Jeunesse étudiante catholique, où se croisent des personnalités qui s'illustreront dans divers domaines — Gérard Pelletier, Pauline Julien, Camille Laurin, Marc Lalonde —, lui ouvre rapidement des portes. C'est en 1949 que ce mouvement inscrit le cinéma au nombre de ses sujets d'étude, année où Juneau entre, discrètement, à l'ONF. Son carnet d'adresses jéciste continuera de lui être utile sur la scène fédérale. Cette orientation fera dire à l'écrivain et cinéaste Jacques Godbout que «les cathos Pelletier, Trudeau, Juneau sont partis à Ottawa. Ils ont mis leur foi dans le fédéralisme.» L'homme demeure en effet très croyant et adopte une vision canadienne qui ne sert pas toujours les intérêts du Québec. Quoi qu'il en soit, il aime le cinéma. D'ailleurs, il écrit en 1951 : «Le cinéma est l'art de notre siècle, l'art dont vit notre siècle.»

Dans l'ensemble, le parcours de cet homme, ponctué de nominations, de mandats, de

politiques, de mesures et de rapports, est sans heurts. Tout de même, il assiste, impuissant, à la disparition du Festival international du film de Montréal, dont il occupe la présidence. À ce sujet, impitoyable, il dira : «C'est à cause d'un groupe de gauchistes qui voulaient des films plus politiques.» On n'en saura guère plus. Quelques années plus tard, il subit une humiliante défaite électorale dans un comté de l'est de Montréal. Le député péquiste Robert Burns avait lancé ce mot d'ordre : «Votez pour n'importe qui, mais pas pour Juneau, ou bien abstenez-vous.» Cet échec dispose des ambitions politiques du mandarin. Un tout autre combat l'attend à la présidence de Radio-Canada. Il y fait face aux attaques des conservateurs qui veulent l'obliger à démissionner lorsqu'ils succèdent à ses alliés libéraux.

Pierre Juneau a été un ardent défenseur de la télévision publique et du contenu canadien. Sous sa présidence, en 1968, le CRTC adopte un règlement exigeant que les télédiffuseurs privés programment 60% de contenu canadien le jour, 50% en soirée. À Radio-Canada, de jour comme de soir, la part de contenu national doit être de 60%. D'autre part, la radio doit diffuser 30% de musique d'origine canadienne. Ces mesures protectionnistes ont eu un effet structurant. L'industrie canadienne de la musique lui en est reconnaissante. En 1971, elle nomme ses prix les Juno pour lui rendre hommage. Pour autant, Pierre Juneau ne se rapproche pas des créateurs.

À l'évidence, l'éditeur a traité le manuscrit avec légèreté. Certains passages sont répétés à peu près mot pour mot d'un chapitre à l'autre. Le travail minutieux d'Yves Lever méritait un meilleur traitement éditorial. ▀